

d'Ethnologie, direction régionale des Affaires culturelles de Poitou-Charentes, 77 p.

■ COMPTE RENDU

L'écriture des sciences de l'homme,

textes rassemblés et présentés par Martyne Perrot et Martin de La Soudière, mai 1994. Communications, n° 58, Paris, EHESS/Le Seuil, 166 p., 100F.

IL Y A PRESQUE DIX ANS, DANS LE NUMÉRO 97-98 *d'Etudes rurales* présentant en France le débat sur le « texte ethnographique » qui agissait déjà l'anthropologie anglo-saxonne, J. Jamin et F. Zonabend (p. 101) voyaient là « un nouvel objet » ou, plutôt, « un méta-objet » fort de « vitalité épistémologique ». On ne peut pourtant que constater, avec les organisateurs de cette livraison de *Communications* (p. 6), qu'aujourd'hui les ethnologues français s'interrogent à peine plus sur leur mode de production écrite, tandis qu'on sait la force de ce souci notamment aux Etats-Unis. Serions-nous plus enclins - mais alors pourquoi? - à voir en l'écriture un « trop bon objet » dérangeant et à la laisser fonctionner « à la manière d'un impensé » (p. 6) ? Voici pourtant un numéro annonçant un regard posé sur toutes les sciences humaines. Il faut un peu corriger: l'ethnologie, la sociologie, l'histoire ont droit à des contributions, mais la géographie est juste évoquée. Et si, par la force des choses, la linguistique traverse l'argument de divers articles, elle ne fait pas l'objet d'une attention réflexive spécifique, ce qui est pour le moins dommage dans un dossier sur l'écriture. La psychologie est quant à elle absente. On ne peut pourtant soupçonner les auteurs de ce numéro de trouver ces dernières disciplines plutôt plus scientifiques qu'humaines laissons de côté les sciences politiques et l'économie, au statut symbolique autonome) et de penser que leur écriture va de soi et s'accommode moins d'effets de style, son analyse se justifiant donc moins. Outre que ce détail est de ceux qui font s'interroger sur l'unité des sciences humaines voir sur ce point l'entretien avec Jacques Rancière, p. 96), on se dit que les réseaux d'affinités exclusives et d'animosités muettes les liant entre elles sont intrigants. Sociologues, ethnologues et certains linguistes d'un côté, psychologues de l'autre : au contraire

des historiens, tous produisent une bonne part de leurs données dans des situations d'interaction et par la transcription d'entretiens; pourquoi ne pensent-ils pas avoir plus à se dire, au moins sur cette question-là?

En tout cas, le « rapport aussi complexe que décisif » entre l'écriture et les sciences de l'homme entraîne dans des directions très diverses les auteurs d'un numéro soutenu par une « volonté partagée de mettre au jour enjeux et implications » dont Martin de La Soudière et Martyne Perrot dégagent en introduction les grands traits: poids des contraintes institutionnelles sur l'expression de la recherche, objectifs de carrière, « stratégies territoriales » des disciplines, « effets de science », opposition entre esthétique et connaissance. Combinée aux références souvent étrangères des douze articles, leur bibliographie raisonnée donne un utile instantané de la réflexion. Celle-ci apparaît souvent aiguillonnée par des questions éthiques, comme le montre l'analyse, par Jean Levi, de la difficile écriture de l'historien confronté au révisionnisme, ou la lecture que fait Mirna VelicCanivez d'une tentative d'ethnographie de la guerre en Croatie. Mais si les situations extrêmes ne sont certes pas les seules à induire des problèmes éthiques, ce sont surtout les implications affectives et esthétiques de l'ethnographie de l'ordinaire (l'hiver) que M. de La Soudière choisit d'exposer dans son article, posant un regard rétrospectif sur vingt ans d'inscription d'un terrain et d'une saison dans son attention de chercheur. Tandis que René Lourau insiste sur le fait que l'on considère toujours que les conditions institutionnelles de la recherche doivent rester tues, « hors-d'oeuvre » extérieur au texte et relégué à un journal de terrain rarement publié, M. de La Soudière revient à la fois sur son journal et ses travaux, mettant en lumière l'articulation entre intériorité du chercheur et contraintes externes, entre écriture et motivations parmi lesquelles la commande et le délai.... Des journaux d'ethnographes ont bien sûr déjà été publiés (cf. l'article de R. Lourau), mais on a là un rare exemple d'analyse de l'émergence du sentiment d'« écrivabilité » en relation à un terrain un thème, une problématique.

On trouve aussi nombre d'interrogations transdisciplinaires dans ce texte je même que dans 1 entretien au cours

duquel J. Rancière revient sur les traits communs au travail d'historien et d'ethnologue. Si l'histoire prend ses sources dans l'écrit, il rappelle que son objet est l'« être parlant », dont la « manière d'être » est « négation de ce que "doit" être l'objet de science ». On accuse en même temps les procédures littéraires d'être non scientifiques mais, pour Pierre Sansot, porter attention au « goût de l'écriture » n'est pas une « dérive épistémologique », notre savoir limité de la vie sociale nous obligeant à utiliser métaphores et fictions (p. 66). Georges Balandier va dans le même sens, rappelant (p. 30) que la leçon de la « grande tradition du XVIII^e siècle français » trouve sa continuité dans le fait que les sciences sociales sont « aussi ce qu'est la littérature », « une recherche permanente, toujours à reprendre, de ce qui constitue l'expérience humaine dans sa totalité et son continuel devenir ». Cette profession de foi est un indice de la manière dont ces réflexions se déploient à partir de références et d'attitudes intellectuelles différentes de celles des chercheurs nord-américains : on imagine ainsi leur étonnement devant l'absence de références ici, entre autres auteurs, à la grammaire de Derrida et à sa remise en cause de l'opposition oral/écrit. Cet ouvrage apparaît d'ailleurs globalement marqué par le doute, et son orientation idéologique « douce » contraste avec la tonalité de travaux nord-américains comparables : mauvaise conscience postcoloniale, moralisme et radicalisme politique quelque peu paradoxalement combinés à la mise en avant du rôle de l'ethnologue-interprète de textes culturels exotiques.

Mondher Kilani (p. 58) déplore précisément l'excès d'attention portée par les textualistes à l'*égo* de l'ethnologue et à la rhétorique au détriment de l'analyse des conditions générales de la production d'un discours anthropologique. Il se démarque de ce courant, insistant sur l'existence d'une réalité antérieure à la construction opérée par l'ethnographie, mais il soutient aussi nombre des autres positions et des ambitions programmatiques des postmodernistes en faveur d'une ethnographie évocatrice, expérimentale, polyphonique, dialogique, réflexive. Francis Affergan soutient des positions analogues, son efficace critique des artifices du texte ethnographique (du moins de son corpus somme toute limité) ne

l'amenant toutefois pas à remettre en cause son propre appareil d'autorité : abondantes références et notes, et surtout formalisation conceptuelle lourde visant sans doute à la précision, mais dont l'aridité est quelque peu désarmante. Au-delà du mode généralisant d'appréhension de l'Autre par l'anthropologie et les modèles métaphorisés (segmentation, lignage, etc.) qui lui sont spécifiques, les remarques formulées dans ce texte ne valentelles pas pour toute écriture et toute production d'un savoir scientifique? L'article de Pierre Achard est en ce sens pertinent : il met les sciences humaines en regard d'autres pratiques scripturales et montre comment, partagées entre un travail d'objectivation d'ordre scientifique et un travail textuel d'ordre littéraire, elles trouvent une part de leur spécificité dans leur rapport à l'écrit, dans les traits souvent négligés de leur « écriture intermédiaire » (écrit-transcription, matérialisation, organisation, annotations des lectures, etc.), ainsi que dans le processus de socialisation de la recherche dans les congrès et séminaires. Observons néanmoins que les quelques instances de socialisation de la création littéraire, tels ces ateliers de *creative writing* des universités américaines, ne rendent pas les recherches des apprentis écrivains aussi scientifiques que peuvent être littéraires celles des chercheurs en sciences humaines.

Par ailleurs, leur volonté de rupture avec les modèles ethnographiques canoniques (p. 52) n'amène Kilani comme Affergan qu'à la conclusion, pour le premier (p. 57) que « le savoir de l'anthropologue n'est pas une simple copie des réalités existant objectivement telles qu'il les découvre, mais que celui-ci "modèle" ce qu'il donne à connaître et produit en ce sens des fictions » (néanmoins « au service d'un projet de compréhension du réel ») et pour le second (p. 42), qu'il faut se « tourner vers une nouvelle conception du savoir ethno-anthropologique [...] englobant la démarche du sujet connaissant ». Ce constructivisme laisse un peu sur sa faim le lecteur qui se doute qu'entre les écueils d'une ethnographie donnée pour naïve ou pour fictionnelle (ou « construite »), il doit louvoyer. La tradition de l'ethnographie « réaliste » a certes évité les préoccupations de cet ordre, mais, comme le rappellent M. de La Soudière et M. Perrot en introduction (p. 11), celles-ci ne sont pas

nouvelles pour autant. Il faudrait aussi se demander s'il est impérial qu'elles soient centrales à toute recherche, à la façon dont elles l'ont été pour le travail, exemplaire en la matière, de Jeanne Favret-Saada sur la sorcellerie. On sait qu'existe le risque de confusion entre l'exposition de l'engagement de l'ethnologue et une description complaisante de ses états d'âme n'élucidant en rien sa construction d'un objet (sur ce point voir, dans le numéro *d'Etudes rurales* déjà évoqué, Zonabend, p. 37; sur le point suivant Jamin, p. 22). Enfin, l'examen mené par ces deux stimulantes approches critiques est limité à des travaux sur des sociétés exotiques, « un monde traditionnel » (p. 36/ dont on rapporte une interprétation « au public d'ici » (p. 58) : pourquoi ne pas tirer davantage d'exemples dans des travaux réalisés de ce côté-ci du « grand partage », parmi des populations connaissant l'écriture, voire des groupes sociaux proches de ceux des chercheurs? C'est la question de l'ensemble des modes de restitution des résultats de la recherche qui apparaît ici : du fait de sa - légitime - focalisation sur l'écriture, ce numéro effleure souvent, sans toutefois l'aborder directement. En ethnologie de la France, il est désormais fréquent que la restitution soit liée à un projet patrimonial ou muséologique. Sans appliquer outre mesure la métaphore de l'écriture à l'ethnomuséologie, on ne peut que constater la convergence entre la rénovation de cette dernière et les tendances postmodernistes : recours à la narration, à la scénographie, au collage, au pastiche ; critique de la valeur testimoniale de l'objet et de l'original, appel à la participation active du visiteur. Et cette attention accrue des muséologues à toutes les dimensions sensorielles se développe simultanément à un nouvel intérêt de l'anthropologie à l'égard de thèmes qu'elle a longtemps tenus pour mineurs, comme le corps, les sens, l'expérience (là encore, la tendance est plus nette dans le monde anglo-saxon). D'évidents problèmes de restitution sont liés à ces sous-disciplines naissantes, d'autant plus qu'elles prennent part à la mise en cause de la prééminence de l'écrit dans le monde universitaire, contestant au bout du compte l'existence du lien entre écriture et pensée scientifique. Critiquant aussi le primat de la vision dans le monde occidental, elles trouvent néanmoins dans

l'audiovisuel la possibilité d'une restitution moins conceptuelle, plus ouverte à la rétroaction des informateurs, et contribuent donc à légitimer le développement de l'anthropologie visuelle. Le cinéma n'est présent qu'anecdotiquement dans l'article de Daniel Percheron, mais René Lourau esquisse (p. 164) une analogie entre les « traitements de texte » graphique et cinématographique, qui, comme il le dit lui-même, mériterait une analyse moins succincte : il conviendrait notamment de prendre en compte les travaux sur la question du réel et de l'effet de vérité au cinéma, ainsi que ceux de la sémiologie sur le langage et le texte filmiques, à commencer par leur réelle nature de langage et de texte, ce qui permettrait de préciser la pertinence de l'analogie. Mais l'angoisse de l'ethnologue devant la page blanche est-elle semblable à celle du muséologue devant la salle vide ou à celle du vidéaste devant la cassette vierge? Il aurait pu être intéressant que ces derniers s'expriment ici (par écrit...) sur les possibilités de production d'un savoir qu'ils trouvent dans leurs écritures, réduites par la tradition scientifique à l'illustration ou à la transmission. Enfin, encore que plusieurs articles y portent quelque attention, la lecture constitue le versant un peu oublié du dossier. Le lecteur de sciences humaines n'apparaît qu'assez fugitivement dans les textes de Martine Chaudron, qui donne d'intéressantes informations sur l'édition, ou de Daniel Percheron, qui, avec l'air de ne pas y toucher, en dit long sur l'« esprit maison » des revues et sur la gestion du décalage entre le lecteur, « homme à ménager », et le « vouloir-dire » de l'auteur. Mais ce volume atteint son ambition de dévoiler les enjeux du problème qu'il traite, de façon d'autant plus utile qu'il est publié alors que l'on sent un certain reflux de la vague textualiste dont il contribue à préciser les limites. Des travaux récents indiquent l'intérêt que l'ethnologie, en France, porte aux « écritures ordinaires ». Ce numéro de *Communications* montre quant à lui que tous les chercheurs français en sciences humaines ne considèrent pas leur propre écriture tellement extraordinaire qu'elle devrait échapper à toute tentative d'explicitation.

Jean-Yves Durand

: ■ COMPTES RENDUS

; J. Gaitey., 1994. *Menuisier en Bourgogne*, gne, Paris, Payot, 290 p., 140 F.

PUBLIÉ DANS LA COLLECTION « RÉCITS DE VIE » aux éditions Payot, *Menuisier en Bourgogne*, de Jean Gaitey, est la biographie d'un artisan rural de Bourgogne centrale, enregistrée et réorganisée par Martine Desbureaux, qui signe l'avant-propos. On peut seulement regretter qu'elle n'ait pas mieux explicité son rôle dans ce dialogue avec l'ancien menuisier. L'intérêt de ce récit biographique, en effet, tient principalement dans tous les traits qui révèlent la position de l'artisan d'une part au sein de son lignage, d'autre part dans une société rurale qui se transforme entre les deux guerres puis après la Seconde Guerre mondiale. Le caractère concret de l'inscription lignagère est retracé à partir des souvenirs d'enfance. Dans la lignée paternelle, il y a quatre générations de charpentiers installés dans un périmètre qui n'excède pas dix kilomètres, mais, dans ces ancêtres, celui qui joue le rôle de modèle pour le futur apprenti menuisier, c'est le grand-père, compagnon du Tour de France qui a effectué ses voyages sous le nom de « Bourguignon le Courageux ». Le compagnon revenu s'installer au village rapporte avec lui un titre dont la valeur symbolique rejaillit sur ses descendants, titre reconnu dans la famille, dans le métier, mais sans doute pas par la société rurale comme on peut le voir par les alliances matrimoniales : deux des neuf enfants du compagnon charpentier épousent les enfants d'un métayer issu du Morvan et installé par son propriétaire en Auxois. Logiquement, Jean Gaitey, fils et petit-fils de charpentier, entre en apprentissage dans un métier du bois, mais au sein de ce déterminisme social il choisit néanmoins la filière plus prestigieuse, dans le métier, de la menuiserie. C'est d'abord un travail d'exécution plus fine, c'est aussi l'occasion de se frotter à la société plus mêlée du bourg puis de la petite ville, d'acquiescer avec son patron le sens des belles choses observées dans les demeures bourgeoises. Lorsque les péripéties de la vie l'amènent, au moment de la guerre, à revenir dans son village pour installer un atelier de scierie et de menuiserie, c'est vers l'exécution des ouvrages les plus complexes qu'il se tournera : restauration

de portes et menuiseries anciennes, réalisation d'escaliers tournants... Le statut du menuisier a changé, il est devenu le fabricant de biens rares en contact avec une clientèle privilégiée.

Par ce qu'il nous apprend sur la société rurale (et plus précisément les plateaux de Bourgogne consacrés à l'élevage) et sur la formation et le devenir contemporain de l'artisan des campagnes, ce récit constitue un précieux document d'ethnographie. Ajoutons qu'il regorge de détails techniques sur les métiers du bois et contient un glossaire des termes de métier.

François Portet

EXPOSITIONS

Une vie de pain. Faire, penser et dire le pain en Europe, jusqu'au 5 mai 1995 au musée des Sciences de Parentville (Charleroi), du 21 mai au 31 juillet 1995 au Deutsches Brotmuseum à Ulm-Donau.

L'heureux événement. Naître du XVII^e siècle à nos jours, une histoire de l'accouchement, jusqu'au 16 juillet 1995 au musée de l'Assistance publique, hôtel de Miramion, Paris.

PILMS

Les films listés ci-dessous, sortis en 1994, ont été coproduits par la mission du Patrimoine ethnologique. Ces films peuvent être visionnés sans frais :

- à la mission du Patrimoine ethnologique, 65, rue de Richelieu, 75002 Paris. Tél. : 40.15.86.44;
- dans les bibliothèques publiques dotées d'un service audiovisuel; - dans certaines directions régionales des Affaires culturelles.

Marseille en mars

Réalisateur : J. -L. Comolli
Producteur : Vidéo 13 Production
Durée : 55'

Récits de l'île Seguin

Réalisateur : Y. Le Fustec
Producteur : French Vidéo Films Production
Durée : deux parties de 53' et 52'